

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'invention d'Edwige

François Hébert

Volume 33, Number 3 (195), June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1991). L'invention d'Edwige. *Liberté*, 33(3), 82–89.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

L'INVENTION D'EDWIGE

*Il faudrait pouvoir trouver la différence entre faire
et faire semblant.*

Jean Larose

S'il n'est pas dans la lune, mon collègue Pierre Nepveu est du genre nerveux, soucieux, presque anxieux. Je déjeunais avec lui et nous causâmes de la place de la création à l'université. Je songeais plutôt à la place de l'université dans la création. Je regardais Nepveu et me demandai quelle sorte de personnage il aurait pu être dans un roman. Je me répondis aussitôt: le même. Pourquoi un roman? Pourquoi y transporter les gens? Pourquoi les refaire, les gens? Nous remontâmes. Je m'enfermai dans mon bureau en attendant d'aller donner mon cours et me mis à rêvasser.

Mon père m'avait amené à New York quand j'étais adolescent. J'y eus mon premier choc artistique, à la Frick Collection, devant le saint Jérôme du Greco, peut-être à cause de l'espèce de double stalactite torsadé qu'il avait en guise de barbe, ou à cause des flammes que le peintre mettait dans ses formes autant que dans ses couleurs. Maintenant, j'aime moins le Greco: c'est trop tordu, trop flou pour moi; mais peu importe.

Subrepticement, une personne s'impose à vous, entre dans votre vie comme par hasard; et votre attention se porte sur elle. Cela vient de m'arriver. De fil en aiguille, saint Jérôme m'accompagne dans mon labyrinthe.

J'en viens à Jean-Marcel Paquette qui a fait des recherches sur les Jérôme (faut-il un *s*?) des peintres et un livre sur ce saint (*Jérôme ou de la traduction*, Leméac, 1990); il me parlait de cela quand je venais justement de choisir un détail de la toile d'Antonello da Messina pour la couverture d'un numéro de *Liberté* («Façons de lire», 193).

Cette coïncidence n'aurait pas suffi à me décider à en parler s'il n'y avait eu une autre rencontre. Je lis, dans *L'Exil intérieur* (choix et présentation par Jean Éthier-Blais des poèmes de Paul Morin, Orphée La Différence, 1991), un poème intitulé «Sur quelques livres obscurs» et qui traite précisément de la toile d'Antonello da Messina! Morin y exhorte Jérôme à sortir de son cabinet de lecture, à aller au jardin «planté d'ive et de mélilot» voir un «paon plus rutilant que l'or des mosaïques». Qu'auriculé-je? Y aurait-il un paon comme ça ou de l'ive ou du mélilot dans mon potager? Palsambleu! Dzaoudzikaou! Bathyscaphe! Viza-khapatnam! Rutabaga! Zwijndrecht! M'est avis que le jardin de Morin, il est dans ses livres à lui. Morin voit des paons partout. Or les paons sont rares dans la nature, les paons d'or à plus forte raison. Ce Morin, que cherche-t-il donc? Jean Éthier-Blais donne des pistes dans son excellente préface, sympathique au poète et glaciale à la fois.

À cause de tous ces paons, j'allais oublier Jérôme. Voragine écrit qu'il se gagna l'amitié non d'un paon, mais d'un lion, pour avoir débarrassé le pied du félin d'une écharde. Borges parle-t-il de cet improbable fauve dans sa *Zoologie fantastique*? Butler écrit que Jérôme mourut le 30 septembre 420; il ne précise pas l'heure.

Jérôme était en tout cas un érudit, pas un vagabond des lettres, comme votre serviteur qui ne trouve rien de mieux à faire devant le modèle de piété et de science que Jérôme propose que de le prendre à la légère.

Tiens! J'imagine à l'instant un salon dans lequel tout ce beau monde se fréquenterait, causant, finement ou pas, de tout et de rien, tout ce monde, c'est-à-dire Jérôme, mon

père, le Greco, Jean-Marcel Paquette, Antonello da Messina, Jean Éthier-Blais, Paul Morin avec son paon, Jacques de Voragine et Alban Butler, sans oublier le lion, si bien élevé, devenu un bon chrétien, et pourquoi pas d'autres? À la Bakhtine ou à la bonne franquette, comme on voudra. Moi-même, je me tiens coi dans un coin de ce salon décoré pour l'occasion dans tous les styles de tous les temps et de tous les pays, en attendant de savoir mieux, à la fin de cet opéra fabuleux, à quelle époque me rattacher, à quel dieu me fier, à quel saint me vouer, dans quel pays m'installer, pour quel parti voter, quelle femme aimer, combien d'enfants avoir, quand et comment mourir et pour quel ciel appareiller, et comment régler le four pour gratiner mes endives.

Le lion, «roi des animaux et animal des rois» selon Clébert dans son *Dictionnaire du symbolisme animal*, «mâle et soleil» de l'alchimie d'après Pernéty dans son *Dictionnaire mytho-hermétique*, je le retrouve chez Jovette Marchessault qui en parle dans *Voix et Images* (n° 47), cette revue que le fameux article de Jean-Pierre Issenhuth sur France Théoret n'a pas réussi à anéantir. Pour Marchessault, le lion représente l'esprit. Celui de son papa, je crois. Voici comment elle en parle: «Je croyais faire quinze pages avec lui, il restait là et chaque jour, je voyageais plus loin avec lui. Il prenait substance, il devenait chair, tellement vrai qu'il serait venu frapper à ma porte que ça ne m'aurait pas étonnée.» On pense au lion arrivant chez Jérôme dans la toile dont j'ai parlé. Mais Marchessault en a fini avec le sexe: «je me sens comme une âme qui écrit sur d'autres âmes». Le reste de son propos est d'une platitude telle qu'en comparaison, les plaines du Canada sont accidentées et fort appréciées des alpinistes les plus exigeants: elle parle d'elle, de son œuvre, de ce qu'on dit de son œuvre, de ce qu'on n'en dit pas, de ce qu'on devrait en dire, etc. Mais le lion m'a frappé, qui vient d'aussi loin que Jérôme, au moins. Il a dû s'égarer, tomber dans un «vortex» marchessaltien. A-t-il reçu là la blessure que saint Jérôme allait plus tard soigner? C'est une

hypothèse intéressante. On m'objectera que j'inverse les époques. Et après?

«Mais, rapporte Voragine (*La Légende dorée*, Rombaldi, 1942), comme Jérôme reprit fortement les mœurs corrompues de quelques moines, ceux-ci furent remplis de colère contre lui, et ils lui tendirent des pièges, et, à ce que rapporte Jean Béleth, ils lui firent affront de la manière suivante: ils placèrent près de son lit un vêtement de femme; et le saint, se levant la nuit pour aller à matines, trouva un habillement, et, croyant que c'était le sien, il s'en revêtit, et il s'en alla ainsi à l'église; et ses ennemis avaient agi ainsi afin que l'on crût qu'il était en la compagnie d'une femme.»

Entendant cela, les gens devaient rire. Ce qui m'intéresse le plus dans *La Légende dorée*, c'est l'usage de la conjonction de coordination *et*. Mais l'étonnant ici, c'est que Jérôme prenne la robe pour sa bure. Sans doute que les excès de lecture mènent à ça, à perdre de vue le réel, au lieu d'y conduire. Toutefois le piège est niais; l'enjeu, trivial; l'enseignement, mince. Au désert où il se réfugie, l'habillement ne fait plus le moine, vu qu'il n'y a personne pour prendre des photos. Un lion fait-il la différence entre un homme et une femme?

Joue-t-on encore de pareils tours? On voit mal un Northrop Frye allant donner son cours en jupon, attifé d'un soutien-gorge. (Pourquoi? Parce qu'il est mort.)

Tiens! De façon tout à fait expérimentale, imaginons un Jean Larose en travesti malgré lui. Travesti en comédien jouant son propre rôle!

— Je me demande, Ig, où Jean d'Arc Larose va se réfugier quand il n'en pourra plus de mon harcèlement textuel.

— Jean d'Arc?

— Parce qu'il pourfend le Quénédieunne comme la Pucelle d'Orléans.

— Que gagnes-tu, Hébert, à te moquer de Larose?

— Je vais le rendre célèbre. Quand nous serons tous

morts, son ombre flottera encore dans les mémoires, promenée dans les siècles à venir par mes ficelles.

— À condition qu'on lise encore ta chronique.

— De deux choses l'une, sinon de quatre. Ou bien ma chronique tient le coup et propulse Larose dans la postérité, avec tous ceux dont elle parle, même en mal (on peut acheter son ciel en m'envoyant de l'argent à la revue) (comme il s'agit d'un service, veut veut pas, prière d'ajouter la TPS); ou bien ma chronique ne vaut rien mais Larose est immortel, au moins au sens immanent du terme, et on lit ma chronique dans les siècles des siècles pour y glaner des allusions à son idole.

— Il peut aussi arriver que tous deux, vous montiez dans l'Olympe, main dans la main.

— Ou que nous sombrions dans le Styx.

— Que t'a-t-il donc fait pour t'obséder ainsi?

— Il m'a dit que je n'étais pas (snif!) moderne...

— L'insulte suprême! Pauvre Hébert! De la part d'un grand rimbaldologue!

— M'ayant assis sur ses genoux, Larose m'a trouvé amer. Il m'a savamment enguirlandé: «Lis Rimbaud, Hébert! Étudie sa violence et sa fantasmagorie modernes! Sa jeunesse offre à l'imagination moderne une des grandes figures épiques de sa génialité! Plonge-toi dans une sorte de rêve hypnotique au sujet des temps modernes, car ce rêve moderne, impossible à éviter, que le lecteur soit naïf ou savant, ce rêve moderne qu'il ne serait pas souhaitable de ne pas faire, donne la condition de base, l'esprit et le génie pour lire Rimbaud! On ne peut lire Rimbaud qu'en moderne — ce qui veut dire aussi qu'on ne sait pas très bien ce que cela signifie, lire Rimbaud! Laisse-toi magnétiser par le rêve moderne de Rimbaud, entre dans un berceement cénesthésique moderne, prend ce risque proprement moderne, le risque de tout texte moderne de ne pas avoir de sens, car Rimbaud est un des pôles de la poésie moderne, de toute culture et de toute imagerie modernes! Le

dérèglement raisonné de tous les sens, cela pose de manière parfaite le problème esthétique de la génialité moderne! À nous, modernes, la déraison, la divagation et le délire! Cela fournit l'inspiration à toute création moderne, Hébert! Et cela t'exclut! Et je te dirai enfin ceci, Hébert, qui sera, apparemment, terriblement pas moderne, pas rimbaldien: le plus fort chez Rimbaud, c'est son authenticité, sa fidélité dans le rapport divisé à soi-même, dans sa lutte contre le rêve, ôkélà?»

— Ça devait sauter sur ses genoux! Et que lui as-tu répondu?

— De lire Rabelais, Sterne, Ferron, Ducharme, au lieu de passer son temps à freudiser sans joie et à derrider sans déridier.

— Et alors?

— Il m'a laissé tomber.

— Et tu te venges.

— Et j'aime ça! et comme Ovide, je le métamorphose à mon gré, en poisson, en Freud ou en Jeanne d'Arc. Comme il se cherche, je le cherche. Et ça le force à lire chaque numéro de *Liberté*, c'est son châtiment!

— Cessera-t-elle jamais, sa saison dans ton enfer?

— Bien sûr: quand je le ferai entrer dans mon purgatoire.

— Une véritable fixation! Mon pauvre Hébert, t'es visé dur!

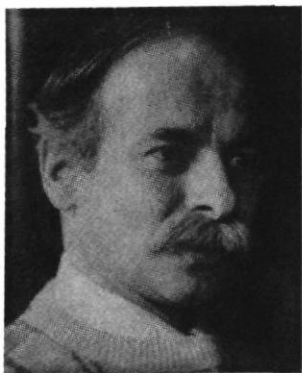
— Surveille-toi, Ig; les murs de nos paroles ont des oreilles et ton vocabulaire a des connotations quasiment dénnotatives, compromettantes et anticonstitutionnelles.

— Pourvu qu'on s'amuse, non?

— S'amuse con pourvu, comme dirait André Gervais.

— Oh!

— C'est le pourvu qui te consterne? Le grand Rabelais se serait-il gêné? Aurait-il tenu compte des réserves sur la vulgarité qu'émet Audet-Dupont dans son *Canon des lettres*



Audet-Dupont réprouvant nettement
mon style vulgaire

québécoises? Je ne suis pas Antonine Maillet, je ne m'intéressions pas très prou au Nouveau-Brunswick ni aux côtés quioutes de l'humaine engeance, à ses aspects goncourisibles ou radiocanadicibles.

(Sur ce, j'apprends que le proconsul du Canada, l'honorable et horifique, le désolant et désopilant Menton de la Moulerotée s'en va-t-en guerre en Irak. Je poursuis sur ma lancée.)

— Rabelais avait ses sorbonnards, j'ai Larose et je l'arrose. Ronsard m'enseigne de m'occuper de Larose pendant qu'il en est encore temps. Montaigne n'écrivait pas de fictions; il pesait les destins de ses semblables. Villon a nommé ses amis et ses ennemis. Dante aussi et Céline et Bernhard et Robert Lévesque. Ma *Comédie* n'est pas compartimentée et n'a pas de limite. Ni les idées pures ni les humeurs non décantées ne m'intéressent. Seules les comparaisons mènent quelque part, et les métaphores, les osmose, les amalgames, les transports, les métamorphoses, les transmutations. Larose, c'est des idées qu'il a et qui l'ont. Je n'ai aucune idée. Je suis au monde comme une taupe dans de la pâte à modeler. J'ai seulement quelques images. Je joue avec elles. Mes idées viennent avec, s'il s'en trouve.

Je n'ai plus rien à dire. Je me sens fatigué, vieux.

— Bouge pas, Hébert, dit Ig en agitant ses petits doigts comme un sculpteur qu'exciterait un bloc de marbre: je vais te refaire!

Le culot de ma créature! Mais ça me fit rire. Et l'idée me vint de donner à Ig une compagne, une iguette.

— Bonjour! dit Edwige.

Étymologiquement: l'Ève d'Ig.

Cramoisi, mon iguane, à ma grande satisfaction, laissa tomber la pierre qu'il avait commencé de tailler à mon effigie. Mon nez se cassa.

Mais la surprise d'Ig fut de courte durée.

— Viens, mignonne! susurra-t-il à Edwige.

Créée toute maquillée: je nettoierais ça plus tard.

— Le vieux nous assomme avec ses potins. Pour nous, la vie commence.

Je ramassai mes papiers et me rendis donner mon cours.